

JENNIFER L. HOLM



Flammarion jeunesse

LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI GOÛTÉ UN CHAMPIGNON,
C'ÉTAIT DANS MES PÂTES. AU LIEU D'UNE GARNITURE
AU FROMAGE FONDANT, J'AI TROUVÉ, HORRIFIÉE,
DES MORCEAUX BRUNÂTRES. LE GOÛT ÉTAIT ABOMINABLE.
LA DEUXIÈME FOIS, C'ÉTAIT AU RESTAURANT CHINOIS.
LES CHAMPIGNONS AVAIENT LA TEXTURE
DU CAOUTCHOUC VISQUEUX.
C'EST IMPORTANT DE FAIRE DES EXPÉRIENCES,
VOILÀ CE QUE ME RÉPÈTE TOUJOURS MON GRAND-PÈRE.
ALORS LA GUERRE DES CHAMPIGNONS A COMMENCÉ...



**LE 3^e
CHAMPIGNON**



LE 3^e CHAMPIGNON

JENNIFER
L. HOLM



Traduit de l'Anglais (États-Unis)
par Marie Hermet

Flammarion jeunesse

Du même auteur :

Le 14^e poisson rouge, Flammarion jeunesse, 2016

Titre original : *The Third Mushroom*

Text copyright © 2018 by Jennifer L. Holm

Illustrations copyright © 2018 by Tad Carpenter

© Flammarion pour la traduction française, 2019

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-4915-2



- *Parfois on peut trouver ce qu'on ne cherchait pas.*
-

Alexandre Flemming





La guerre des champignons

C'est peut-être parce que je suis enfant unique, mais mes parents sont légèrement obsédés par ce que je mange. Ils insistent pour que je goûte tout ce qui est dans mon assiette. Pour que je mange comme eux. Pas de menu enfant avec blancs de poulet panés pour moi. S'ils mangent des calamars ou des foies de volaille, alors moi aussi.

Et en fait, ça marche. J'aime tout. Quand on grandit comme moi dans la baie de San Francisco, on prend vite

l'habitude de tout un tas de cuisines différentes. J'ai goûté les recettes indiennes, birmanes, mexicaines, chinoises, péruviennes, vietnamiennes, tout ce que vous voudrez. J'adore même les sushis, les vrais, au poisson cru.

Mes parents eux-mêmes l'admettent : je n'ai jamais été difficile, sauf pour une chose.

Les champignons.

La première fois que j'ai goûté un champignon, j'étais à la maternelle. Mes parents sont divorcés, mais ils s'entendent bien, et nous dînons en famille une fois par semaine.

Nous étions donc dans notre restaurant italien préféré et ma mère avait commandé un grand plat de raviolis pour trois. Comme j'adore les pâtes, j'étais heureuse.

Et puis, j'ai goûté.

Dans mes carrés de pâte tout mignons, au lieu d'une garniture au fromage fondant, j'ai trouvé, horrifiée, des morceaux brunâtres. Le goût était abominable. Ça sentait la terre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je demandé.

— Des raviolis aux champignons. Tu n'aimes pas ça ?
Muette, j'ai fait signe que non.

Mes parents semblaient un peu déçus.

La deuxième fois que j'ai essayé, c'était au restaurant chinois. Nous avions vu une pièce de théâtre, il était

tard, j'avais faim. Mes parents en ont profité pour me convaincre de prendre un poulet aux champignons.

Essaie toujours de découvrir de nouvelles choses, m'ont répété mes parents.

Mais cette fois, les champignons avaient la texture du caoutchouc visqueux. Qu'est-ce que c'était que cette histoire, enfin ? Pourquoi manger quelque chose d'aussi dégoûtant ?

Je ne suis pas morte de faim, j'ai mangé le riz blanc et les petits gâteaux secs appelés *fortune cookies*. Mais j'étais contrariée, à cause des champignons.

Ce jour-là, j'ai décidé que plus jamais je n'accepterai un seul champignon.

C'est là que la guerre des champignons a commencé.

Mes parents ont décidé que m'en faire manger serait leur challenge personnel. Ils ont commencé à en mettre partout. Dans le wok de légumes sautés, dans les lasagnes, dans la salade. Ils se sont imaginé que j'allais céder et les manger.

Mais je ne risquais pas de faire cette erreur une troisième fois.

À la fin, mes parents ont laissé tomber, et j'ai gagné la guerre des champignons. Ils se sont concentrés sur les choux de Bruxelles, qui ne méritent pas leur mauvaise réputation, selon moi.

Les années passant, il leur est parfois arrivé de servir des champignons. Chaque fois, je les ai repérés,

sélectionnés et soigneusement déposés sur le rebord de mon assiette.

Au moins, personne n'allait dire que j'avais de mauvaises manières à table.



Le cambrioleur

Ma mère et moi adorons regarder les séries sur fond de drames judiciaires. Elle dit que ce sont d'excellentes études psychologiques. Elle adore les scènes où les avocats déploient leurs arguments, surtout quand ils crient « Objection ! ». Ma mère enseigne le théâtre dans un lycée, elle adore tout ce qui est art dramatique.

Même si les avocats sont intéressants, ces temps-ci ma sympathie va plutôt vers les criminels. Parce que je sais exactement dans quel état d'esprit ils se trouvent. Le collège, c'est exactement comme une prison : les menus sont affreux, on vous force à faire de la gym, et tous les

jours, c'est la même routine. Les bâtiments vous donnent l'impression d'être en prison : ça ne ressemble à rien, il n'y a pas de couleurs, pas de style, et tout sent la vieille chaussette.

La seule exception, ce sont les laboratoires de sciences.

Les salles ont été refaites l'été dernier ; elles ressemblent à la version hollywoodienne d'un labo high-tech. Mon professeur, M. Ham, n'a rien d'une vedette de cinéma, en revanche. Il est jeune et il ne porte pas de blouse blanche, mais des vestes et des cravates aux couleurs criardes et aux motifs idiots. C'est la deuxième année que je l'ai comme prof.

— Cette année, nous allons organiser l'exposition scientifique du département, nous annonce-t-il. Je vous encourage vivement à tous participer. Vous y gagnerez des points supplémentaires pour votre moyenne du trimestre. Si vous avez envie de faire équipe et de travailler à deux, ça ne me pose aucun problème.

Je suis tentée, même si ma moyenne est déjà bonne. Je suis tentée à cause de mon grand-père, Melvin. Je sais que ça lui plairait que je participe : lui-même est un scientifique.

Je n'ai pas vu Melvin, mon grand-père, depuis plus d'un an. Il traverse les États-Unis en autocar, d'une côte à l'autre. Ce sont des vacances prolongées. Il me manque pour toutes les raisons du monde. Même ses chaussettes

noires de papy me manquent. Et sa façon de commander un poulet chop suey dans tous les restaurants chinois et de voler les petits paquets de sauce de soja. Mais surtout, ce qui me manque, c'est de pouvoir bavarder avec lui. Il est autoritaire et têtu comme une mule et persuadé d'être plus intelligent que les autres parce qu'il a deux doctorats.

Et il a peut-être raison.

Quand la cloche sonne, tout le monde se précipite dehors comme s'il y avait le feu. Je repère Raj près de mon casier. C'est difficile de ne pas le repérer de loin : il est si grand et élancé qu'il domine les autres élèves d'une tête au moins. Mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle on le remarque : Raj est gothique des pieds à la tête. Les piercings, la tenue cent pour cent noire jusqu'aux Dr Martens, il a toute la panoplie, et même les cheveux, noirs aussi, rayés d'une mèche bleu vif qui arrête le regard et lui donne des airs de magicien.

— Salut, je lui lance.

Il a les yeux rivés sur mon crâne.

— Alors, comme ça, tu as décidé de ne pas le faire ? me demande-t-il.

C'était une idée à moi. Je voulais changer quelque chose. Sortir du lot. Avoir l'air différente. Mes cheveux naturels n'ont rien d'excitant, alors j'avais décidé de les

teindre. Ma mère trouvait ça génial. Elle passe son temps à se teindre de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et d'après elle, c'est très facile.

Quand même, j'étais un peu inquiète. Ce n'était pas un pas facile à franchir.

Raj m'a suggéré de faire simplement une mèche. Une seule. Il ferait comme moi, pour m'encourager, disait-il. C'est un truc qui se fait entre amis.

Nous avons discuté couleurs pendant des jours. Il aimait bien l'idée d'une mèche rouge. Je penchais plutôt pour le rose. Nous étions d'accord pour éviter le vert (le vert ne va qu'aux *Leprechauns* des landes irlandaises). Pour finir, nous avons arrêté notre choix sur le bleu.

Mais quand, ce week-end, je suis allée chez le coiffeur, j'ai paniqué. Et si c'était une erreur ? Si j'allais devenir affreuse avec une mèche bleue ? Comme un genre de blaireau bleu ?

Finalement, je me suis fait couper les cheveux comme d'habitude (deux centimètres, pas plus) et je n'ai pas demandé de couleur.

— Je n'ai pas pu.

— Ça ne fait rien, a dit gentiment Raj.

— Tu n'es pas fâché ?

— Mais non, enfin.

Je me sens tout de suite mieux. Raj ne mentirait pas.

Parce que c'est mon meilleur ami. Je connais le code de son casier et il connaît le mien.

Nous n'avons pas été tout de suite les meilleurs amis. C'est arrivé au cours de l'année dernière. Ma mère dit qu'avoir un ami, c'est comme apprendre à parler une langue étrangère. On tâtonne longtemps en cherchant les mots justes, et puis un jour un déclic se produit et on comprend tout.

— J'ai une rencontre au club d'échecs la semaine prochaine, dit Raj. Je me demandais... Tu veux venir ? Ça se passe ici, dans le collège.

— Bien sûr !

Je n'ai encore jamais assisté à une rencontre d'échecs. Raj sourit.

— Super. Bon, alors, j'y vais. Je file au club justement. À tout à l'heure.

— Salut !

Je le regarde disparaître dans la foule.

*

Parfois je me demande si j'aurais eu une vie différente avec des frères et sœurs. Mes parents ont tendance à être un peu trop sur mon dos. J'ai remarqué que les parents de familles nombreuses sont plus détendus. Ma copine Brianna est la plus jeune de quatre enfants, et quand elle a eu dix ans, elle a eu l'autorisation de rester seule chez elle. Moi ? J'ai toujours eu un, ou une, baby-sitter jusqu'à l'année dernière.

Enfin, ma mère a cédé :

— Mais quand tu rentres du collège, il faut que tu me préviennes par sms à la minute où tu arrives à la maison.

J'ai été obligée de le lui promettre.

Ça ne m'inquiète pas du tout de rentrer seule dans une maison vide, parce que je sais que Jonas est là, et qu'il m'attend.

Jonas, c'est notre chat.

Même si ce que j'ai toujours voulu, c'était un chien, je dois reconnaître que Jonas est un chat parfait. Il est arrivé chez nous propre et tout à fait capable de ne pas se faire les griffes sur les meubles. Nous l'avons récupéré dans un refuge du voisinage. Le jour où nous l'avons visité, il y avait des chatons adorables partout. Mais je n'en voyais qu'un : le chat gris plus âgé, très calme, qui nous fixait dans son coin. Il avait quelque chose, celui-là. La responsable du refuge nous a expliqué qu'il était là depuis longtemps. Il avait sans doute été abandonné par quelqu'un qui avait déménagé. Incroyable. Les gens laissent parfois leurs animaux comme ils laisseraient un vieux canapé. Ce jour-là, nous sommes reparties avec lui.

Quand j'arrive au bout de l'allée qui mène au garage, je vois Jonas qui m'attend sous le porche. Il vient s'enrouler autour de mes jambes.

— Comment va mon baby-sitter préféré ? je lui demande.

J'ouvre la porte et j'envoie un sms à ma mère pour lui signaler que je suis rentrée.

La maison est silencieuse. J'enlève mes chaussures et je laisse tomber mes clés dans le bol à bidules qui est posé sur la commode de l'entrée. Il est plein de billets de cinéma, de vieux rouges à lèvres à moitié fondus, et de boucles d'oreille solitaires. Depuis que ma mère a épousé Ben, des objets masculins se sont glissés dans le fouillis : des boutons de manchette, des tickets de teinturerie et des pastilles de menthe forte.

Je me dirige vers la cuisine. Une odeur de burritos réchauffés flotte dans l'air. C'est bizarre, c'est moi la dévoreuse de burritos dans la maison, pas ma mère. Et de toute façon, elle n'est pas là : elle est en répétitions pour la nouvelle pièce de son lycée.

— Maman ?

Personne.

Sur le comptoir de la cuisine, j'aperçois une boîte de burritos vide, à côté d'une brique de lait d'amandes.

Moi, jamais je n'aurais laissé une brique de lait d'amandes ouverte sur le comptoir. Jamais.

C'est alors que je comprends : il y a quelqu'un dans la maison !

Et ce quelqu'un boit notre lait et mange nos réserves de burritos congelés.

Pendant un court instant je trouve ça mignon, un peu comme dans *Boucle d'or et les trois ours*. Et puis mon

regard tombe sur la porte de derrière, celle qui mène à notre petite terrasse. La vitre a été fracassée à la hauteur de la poignée. Il y a du verre partout ! Je comprends à ce moment-là que je n'ai pas affaire à une mignonne petite fille blonde et bouclée qui entre chez nous pour goûter le porridge et dormir dans les lits. Non, j'ai affaire à quelqu'un qui casse les portes vitrées.

Un criminel, un vrai. Grandeur nature.

Je sors mon téléphone et compose très vite le numéro.

— Ici 911. Quel est votre problème ? demande une voix.

— Quelqu'un est entré chez moi, je chuchote.

— Êtes-vous seule ? demande la voix, très calme.

— Oui ! Enfin, je veux dire, non ! je bafouille. La personne qui est entrée est peut-être encore là ! Il a mangé les burritos !

— Êtes-vous près d'une porte de sortie ?

Je réfléchis une seconde. Je ne veux pas rester près de la porte cassée, au cas où l'intrus serait encore là.

— Euh... Oui ! La porte d'entrée !

— Essayez d'aller dehors, tout en restant en ligne.

— Bien reçu, je chuchote.

C'est quelque chose qu'un flic pourrait dire. Je crois que je regarde un peu trop de séries policières.

Je me glisse dans le couloir. J'ai presque atteint la porte quand j'entends un bruit qui me cloue sur place : c'est celui de la chasse d'eau.

Le cambrioleur est aux toilettes ?

Ensuite, j'entends quelqu'un s'asperger d'eau au robinet du lavabo. Au moins, c'est quelqu'un qui a une bonne hygiène... Mes pensées s'affolent dans ma tête. Je voudrais m'enfuir, mais mes pieds sont collés au sol.

La porte des toilettes s'ouvre avec fracas et je reste figée.

Un garçon aux cheveux longs attachés en queue-de-cheval sort, une expression renfrognée sur le visage. Il porte un pantalon de toile kaki, une chemise à col droit, et des mocassins... avec des chaussettes noires.

— J'ai besoin d'une ventouse, annonce-t-il. Les toilettes sont encore bouchées.

La voix de mon interlocutrice, au 911, me réveille brusquement de ma stupeur.

— Vous êtes toujours là ?

J'expire lentement, le téléphone collé à l'oreille.

— Ce n'était rien. C'est juste mon grand-père.



Boucle d'or

Je dois expliquer à mon interlocutrice que l'intrus est vraiment mon grand-père.

— Vous êtes tout à fait affirmative ? me demande-t-elle.

— Oui. Absolument. Il était aux toilettes pendant tout ce temps, et c'est tout.

Elle se met à rire.

— Mon père fait pareil, il y reste des heures. Ça doit être un truc de personnes âgées.

Je raccroche et je me précipite vers le couloir.

— Grand-père !

Je le serre dans mes bras.

Il le tolère un moment, mais très vite son visage prend une expression contrariée.

— Tu savais que la clé de la porte d'entrée ne marchait plus ? J'ai voulu passer par la chatière, mais c'était trop petit. Alors je n'avais pas le choix, j'ai été obligé de casser la vitre.

— Maman ne va pas être contente.

— Mais ce n'est pas ma faute ! Qui a changé les serrures ?

— C'est Ben. Il prend la sécurité très au sérieux.

Ça le fait ricaner.

— S'il prenait ça tellement au sérieux, je n'aurais pas réussi à entrer aussi facilement !

Mon grand-père a vraiment tout d'un ado belliqueux, l'allure et la façon de parler. En réalité, il a soixante-dix-sept ans. Je sais, ça paraît assez bizarre, mais c'est la vérité : mon grand-père a découvert un moyen d'effacer les signes du vieillissement, et il l'a expérimenté sur lui-même.

— Où est ta baby-sitter ? me demande-t-il.

— Maman dit que je suis assez grande pour rester seule à la maison maintenant. Je suis en cinquième !

— Hummmm.

Son visage en dit long sur ce qu'il pense : il n'est pas du tout d'accord avec ma mère. Mais ce n'est pas nouveau. En réalité, il n'est jamais d'accord avec elle sur rien.

C'est un scientifique pur et dur, et elle s'est orientée vers le théâtre. On ne peut pas faire plus dissemblables que ces deux-là.

— Tu es là, c'est génial, je n'y crois pas !

— Oui, bon, je voulais faire une lessive.

— Une lessive ?

— Voilà un an que je vis avec une seule valise. J'ai beaucoup de linge sale.

Je jette un coup d'œil dans la buanderie. Il ne plaisantait pas : posée sur la machine, je vois une pile de linge sale qui pointe jusqu'au plafond.

— Bon, et puis tu me manquais un peu aussi, avoue Grand-père en regardant ses pieds.

Des coups brusques frappés à la porte nous font sursauter. Je vais ouvrir. Une policière est sur le seuil, grande, l'air grave.

— Vous avez appelé 911 ?

— Euh, oui. Mais tout va bien maintenant.

Mon grand-père vient me rejoindre.

— Qui est là ?

— C'est la police, je lui dis à voix basse. Je les ai appelés quand j'ai trouvé la porte cassée, je ne savais pas que c'était toi.

— Et qui êtes-vous ? lui demande la policière, qui le détaille des cheveux longs aux mocassins.

— Je suis son cousin, dit grand-père.

C'est l'histoire que nous avons racontée quand il a vécu avec nous, après avoir essayé sa molécule du rajeunissement.

— Mon grand-père l'a déposé, j'explique, mais il avait oublié ses clés.

— Je vois, dit-elle. Eh bien, n'oubliez plus vos clés à l'avenir, d'accord ?

Je réponds pour lui.

— Non, non, c'est promis, ça n'arrivera plus !

Je regarde la voiture de patrouille s'éloigner, le cœur battant à tout rompre. Mais mon grand-père, lui, semble parfaitement décontracté.

— Tu crois qu'il reste des burritos ? me demande-t-il.

*

Maintenant, il est debout devant la table de la cuisine, la bouche pleine de burritos.

— Au fait, dis-moi, as-tu reçu des colis pour moi ? me demande-t-il.

— Il en est arrivé un il y a un moment. Je crois que ça venait des Philippines.

C'est arrivé dans une glacière, avec des instructions : il fallait le mettre immédiatement au congélateur.

Le visage de grand-père prend une couleur cireuse.

— Et qu'est-ce que tu en as fait ?

— Je l'ai mis dans le grand congélateur du garage.

— C'est très bien. Et dis-moi, as-tu vu mon blog ?

— Tu as un blog ? Il s'appelle comment ?

— www.MelvinSagarskya2doctorats.com.

Pas mal, comme nom de blog.

À cet instant précis, j'entends le raclement métallique de la porte du garage qui s'ouvre. Une minute plus tard, ma mère entre, un sac de notre restaurant chinois préféré à la main. Ses cheveux sont décolorés en blanc, et elle porte l'une de ses tenues habituelles, une jupe écossaise marrante avec des bottes et un tee-shirt qui proclame :

HAMLET : JE VOIS DES MORTS

— Ellie ! C'est toi qui as laissé toute une pile de linge sale qui pue sur la machine à laver ? Tu sais pourtant que c'est...

Sa voix s'éteint.

— C'est à moi, dit grand-père.

La bouche de ma mère s'arrondit de stupeur.

— Papa ! Tu es là !

— Excellents talents d'observation, dit-il.

Elle hoche la tête, sidérée.

— Tu sais, il y a une invention dingue, ça s'appelle un téléphone portable. Il me semble bien me rappeler t'en avoir offert un.

— Vous autres, vous passez votre vie le nez dans votre téléphone portable. Moi, ça m'ennuie. Et puis, l'écran est cassé.